

L'É

PI Guy Lalancette

VAR

DÉ

COLLECTION  FICTIONS

GUY LALANCETTE

L'ÉPIVARDÉ

 l'Hexagone
Une société de Québecor Média

À Marie-Pierre Barathon
avec toute notre affection
et notre reconnaissance.
GUY L. et PARIS D.

*Elle l'avait rattaché à l'humanité,
alors qu'il voulait rester seul.*

D. H. LAWRENCE,
L'amant de lady Chatterley

AVERTISSEMENT

Ce roman qui devait faire 400 pages n'a malheureusement jamais atteint son objectif. Aussi est-il conseillé au lecteur de le lire lentement de manière à créer l'illusion de la quantité dont sont si friands les « bestselleristes ».

PARIS DUMAURIAC

PROLOGUE

Comprenez bien que je n'ai rien à dire, et c'est pourquoi j'écris. Une apparente contradiction qui n'est en rien un effet de manche. Si je croyais avoir un quelconque message à livrer au monde, une idéologie à défendre, je ferais la guerre comme tous ceux qui savent : les convaincus qui n'en ont rien à branler des mots, leur préférant les armes qui ne sont pas affaire de doute, de nuance. Et, faisant la guerre, je ferais fortune... sûrement : il y a tant à gagner dans le massacre autorisé.

Déjà, on peut croire que j'écris parce que je n'ai rien à vendre, mais c'est faux. Si je peux tirer quelque profit du temps et des suées que j'y mets, je ne pisserez pas dessus. Et ce faisant, je me risque à parler de moi. Peut-être y a-t-il quelque chose à retirer de mon vécu.

Ainsi, ce roman, c'est ce bout de vie accablant que j'ai eu à tant vouloir me garder des bonheurs simples, discrets : accablant parce que j'ai tant voulu ne vivre qu'à la première personne du singulier, alors que c'est toujours

périlleux, la première personne du singulier. Comme s'il fallait garder une certaine distance pour échapper au tourbillon de son nombril. Et dans la trentaine de petits bouts de vie qui constituent cette histoire, il y a tous les plis et les replis qui disent bien les désarrois et les apaisements de la cicatrice ombilicale. Je pourrais en faire un long récit sans intervalle parce que de la naissance à la mort il n'y a aucun répit à vivre, mais je crains qu'à trop s'étendre on finisse par s'aplatir. C'est là tout mon dilemme : être reconnu debout, sans concession.

Ce labyrinthe dans lequel je t'invite à me suivre, lecteur, n'est probablement pas bien différent de celui qui complique le parcours de ta propre vie, et peut-être t'y reconnaîtras-tu à certains détours, entre le cœur et le nombril.

ITINÉRAIRE D'UN AVENIR INCERTAIN

Du vendredi 15 au vendredi 22 octobre 2004



400 PAGES... AU BAS MOT

À l'aube du vendredi 15 octobre

Dans ma chambre-bureau, sur le petit pupitre d'écolier glané sur l'avenue Papineau au nez des éboueurs et au vent froid d'octobre, j'ai pris soin, hier, d'alimenter ma vieille imprimante, comme si un empilement de feuilles vierges contenait la promesse d'une rédemption. En attendant de m'y mettre, je lézarde sans soleil sur un vieux matelas jeté au sol, une couche informe sans pied, sans tête, sans jupe, sans rien de ce qui fait l'orgueil d'un lit qui aurait sa photo dans un magazine ou un banal feuillet publicitaire. J'ai le nez dans la poussière, le cerveau dans le brouillard, le cul au chaud et les pieds qui dépassent (je ne sais pas si le verbe est approprié, mais

je sens bien, moi, que mes pieds dépassent). Quant à ma chienne Nimportekelle, couchée sous le pupitre qu'elle a adopté en manière de niche devant ma table de travail, elle préfère la fraîcheur du linoléum rosâtre, un sol usé et fleuri par endroits d'une verdure à fruits rouges si exotiques qu'on ne saurait l'identifier dans aucun guide illustré de la flore universelle.

Aucune fenêtre ici. Seule ouverture sur le monde d'ailleurs : une photo punaisée au mur. C'est Béatrice, notre mère à Lisbonne et à moi. Elle ne pose pas. Elle regarde Rosalie qui, elle, regarde au loin. Rosalie, on la reconnaît parce qu'on la connaît bien. Derrière elles, un phare immense : le phare de Dunkerque. On le sait parce qu'à l'endos de la photo il y a écrit : *Phare de Dunkerque. À bientôt, Béatrice et Rosalie.* C'est une vieille image et un vieux souvenir. Une promesse de retour ? Ce n'est pas une photo de vacances. C'est un repos de marins entre deux escales.

Écrite au feutre noir sur le plafond gris, cette phrase de Romain Gary : *Il ne faut pas avoir peur du bonheur, ce n'est qu'un bon moment à passer.* C'est mon aurore, une manière de sentence qui taxe mes réveils et ma mémoire de souvenirs envahissants.

Ici, la porte est fermée. Recroquevillé sous ma doudou enfumée, sauvée de l'incendie de la petite maison de Saint-Damas, je peux me faire des nuits à cœur de jour. Une vie de fœtus, comme une vengeance pour le prématuré que je crois avoir été. Seul un lampadaire décapité – et travesti en portemanteau –, auquel sont pendus ma

chemise hawaïenne et mon veston en gros drap bleu passé, suggère des sorties occasionnelles.

Dans l'autre chambre, celle dont la fenêtre ouvrirait sur Papineau si elle n'était pas gelée dans les couches de peinture superposées, Lisbonne, je l'entends, farfouille, chantonne, pilasse. Lisbonne est une fille à ressorts avec exercices et suppléments nutritifs. Mon antithèse. Elle n'est pas toujours chiante pour autant. Elle court sa vie dans ma parallèle avec toujours une longueur d'avance sur notre train de vie. Une fille de maintenant qui enfonce parfois des échardes dans mon passé.

Et moi, je glandouille, je badaude dans la dérive de mes pensées sur les premiers mots d'une histoire déjà vécue, une histoire jamais dite. Des mots que je couve trop, qui vont pourrir sans éclore parce que je ne sais pas encore comment me remettre au monde.

Pour bien faire, ça prendrait 400 pages comme Mary Higgins Clark. Comme ses romans, je veux dire. Ou 400 pages au pays magique d'une chevalerie désuète, ou chez les fantômes, ou chez les loups-garous et les vampires à la mode. Le tout avec le moins de littérature possible. De l'efficace et de l'artifice, des romans, des vrais, avec des suites qui n'en finissent plus. Tout cela qui m'est interdit, une allergie que je n'ai pas souhaitée, une infirmité d'auteur qu'il me faudrait vaincre si je veux atteindre la gloire et la richesse.

Les Américains ont compris depuis longtemps. Ça prend de l'épaisseur pour le rapport quantité/prix dans le best-seller. Les Français aussi ont compris quelque

chose ; ils ont mis l'expression dans leurs dictionnaires : « BEST-SELLER. n. m. [pl. *best-sellers*] – 1947, répandu v. 1960, mot angl. amér. “le mieux vendu”. » Ex. : Rosy « la Gueuse » Gingras en achète beaucoup. Quand on s'est vus hier, elle m'en a montré un gros de Québec Loisirs (ou était-ce du Club France Loisirs ?) – un Gabaldon, Diana Gabaldon. Elle était contente, Rosy, parce que, « en plus d'être bon, il est pas mal épais, surtout pour le prix ».

Elle a raison, tant qu'à payer, vaut mieux que ça dure. Chez les éditeurs, on appelle ça des romans populaires. C'est ça que je veux écrire, un roman populaire, et à moins de 400 pages au bas mot, c'est inutile d'espérer.

Lambert-Louis D. Dion (notre L2D2 : portrait-robot en hommage à son intelligence cybernétique) prétend que ce n'est pas nécessairement vrai, qu'il y a des classiques qui font à peine 150 pages et qui se vendent encore après quarante ans ; que si c'est des classiques, ça veut quand même dire quelque chose. Il dit qu'il pourrait en nommer bien d'autres qui roulent à peu près dans la même moyenne et on ne peut pas dire qu'ils ne sont pas populaires, même aux États-Unis. Quand il s'emballe, Lambert-Louis dépasse souvent les frontières avec une préférence pour les Français qui, comme il le dit, en ont des pleines bibliothèques d'écrivains qui ont fait dans les 200 pages et moins toute leur vie. Ce qui ne les empêche pas d'être dans les dictionnaires des noms propres. Et pour les dictionnaires, les Français ont de la crédibilité qu'ils cultivent dans des académies plus infailibles que le pape lui-même. Chez eux, c'est la fierté nationale.

Lambert-Louis jouit d'une petite notoriété qui le fait parfois inviter dans des colloques d'initiés où, prenant la parole, il fait du terrorisme littéraire, exhortant les écrivains à faire sauter tous les adjectifs, les épithètes, les métaphores et autres. Lambert-Louis m'angoisse : comment puis-je écrire 400 pages sans attributs ?

Malgré ses positions extrémistes, je l'aime bien, Lambert-Louis : il me secoue la plume et corrige mes manuscrits. On n'est pas souvent d'accord mais ça nous fait des discussions autour d'une grosse bière qu'il ne refuse jamais. Je ne lui ai encore rien dit au sujet de mes 400 pages ; je n'ai pas les moyens de me payer la bière au tonneau. Il faut le comprendre, Lambert-Louis n'est pas un lecteur ordinaire, il attaque un livre comme un coroner, un cadavre. Il fait de l'autopsie dans la littérature et il croit que tous les écrivains devraient détenir un diplôme en littérature légale, à l'exemple de Brian Mayfair Woodbrewer, son amant anglais et médecin légiste à Baie-d'Urfé – qu'on surnomme Bread-and-butter en raison de ses miches moelleuses et du jaune alléchant de sa BMW choisie avec soin pour parader ses majuscules initiales dans les rues de Montréal.

On ne sait si les convictions de Lambert-Louis, son goût marqué pour la dissection et son penchant pour l'inox découlent de l'influence de Brian ou s'ils sont le résultat d'un effet contraire. Chose sue, avant de se débaucher en Lettres, Lambert-Louis a tâté de la médecine aux côtés de son amant « dans des laboratoires où leur amour a fleuri dans le riche terreau des organes en putréfaction. Comme quoi l'envie de vivre se nourrit

d'abord de l'instinct de mort.» Dixit Blueberry, un soir de philosophie au bistrot Bernard. Blueberry, c'en est un autre, mais c'est chacun son tour et j'y viendrai en temps et lieu.

Il faut savoir que Lambert-Louis a fait toutes ses universités dans la littérature sur des campus à cursus et curriculum pluriels. Je dis «toutes ses universités» parce qu'il les a toutes faites avec reconnaissance universelle, mentions honorables et dentelles aux parchemins. Ses analyses critiques, il paraît que c'est quelque chose. Même si aujourd'hui il travaille au gouvernement comme rédacteur de projets de lois et de rapports de commissions d'enquête, Lambert-Louis a ses opinions sur le roman et il aime les partager. Pour rire, ou par désespoir peut-être, il prétend que son travail n'est pas si éloigné de la fiction.

D'ici, j'entends Lisbonne qui tripote de la mécanique. Désaccord dans les pignons? Un dérailleur relâché, infidèle si on peut dire? Il faut mentionner que Lisbonne est coursière à vélo, qu'elle a pour sa bécane des soucis de chevalier pour sa monture. Hier elle a surgi dans l'appartement l'épaule chargée de sa bicyclette qu'elle a démontée en partie au milieu du salon pendant qu'elle me racontait l'histoire de son presque accident mortel. La chaîne qui s'est détraquée au moment même où elle prenait son élan pour une traversée de la rue Saint-Denis au milieu de la circulation. Le pare-chocs de la Honda qui avait effleuré son genou. Le bond qu'elle avait effectué tout juste à temps au centre de la chaussée pour éviter un autocar. Le colis à livrer au restaurant Amarone

Montresor qu'elle a dû récupérer sous une auto à l'arrêt. Elle racontait tout cela comme s'il s'était agi d'un sacré exploit pendant que, moi, je l'imaginai en cendres dans une foutue urne funéraire. Elle sait bien, Lisbonne, que sa témérité me tue, mais elle va dans sa vie comme une trapéziste au cirque et affirme que le monde est un spectacle qu'il faut ouvrir à toutes les consciences et à toutes les portes. Elle prétend que, si je voulais bien sortir de ma chambre et de ma tête, 400 pages suffiraient à peine à un prologue.

Elle a peut-être raison, Lisbonne.

Par exemple, il y a cette Belge avec un nom de cercueil et une face de mi-carême qui a fait le tour du monde et publie un roman par année. Mais là, pour l'épaisseur, il faut bien voir que c'est plutôt une question de mise en pages. Ce qu'il y a aussi, c'est qu'elle a des histoires à raconter quand elle va à la télévision. À chaque fois qu'elle vient faire un tour, elle va à la télévision parce qu'elle a de la notoriété et que la télévision n'aime rien de mieux que la renommée. C'est un peu ce qu'elle a écrit mais surtout ce qu'elle a vécu qui, le plus souvent, fait saliver les micros culturels. Elle a une vie différente et, dans les entrevues, ça compte. Ce n'est pas seulement elle, c'est tous les auteurs qui ont eu la bonne idée d'avoir une vie de roman à déballer avec tout plein d'exotisme. Et pour l'exotisme, chez nous, c'est mieux de venir d'ailleurs, géographiquement parlant, veux-je dire. Il y a de ces ouvertures sur le monde qui donnent du panache, des plumes, des paillettes à la culture et de l'audience à la chaîne.

Quant à moi, je n'ai pas le profil. À peine une silhouette dans un rôle de figurant. Le seul exotisme que je puisse afficher, c'est mon nom. Je me nomme Paris comme Lisbonne s'appelle Lisbonne. Outre l'étonnement du premier moment, ça ne va pas bien loin, ça ne dure pas. Et, à moins de m'y mettre, ça ne va pas s'arranger avec le temps.

Et le temps presse. Je viens tout juste d'avoir trente-cinq ans, ou je les aurai dans les quelques jours à venir. Mon apparente incertitude n'a rien à voir avec un défaut de mémoire. Ce qu'il y a, c'est que ma naissance, plus ou moins tue, n'a pas été marquée au calendrier. Quand on m'en parle, je réponds que j'ai été approximatif, et c'est peut-être ce qui fait que je le suis resté, irrésolu, dans la plupart des aspects de ma vie. Mais il y a une explication à cette histoire de date de naissance; j'y reviendrai peut-être.

J'habite un quatre et demie banal, sans balcon ni vitrail ni jardin – comme il y en a dans l'ouest de la ville avec de l'histoire, du caractère et de la noblesse dans les balustrades. Tout ce que j'ai, c'est une adresse sur Papineau, dans l'est de la ville, avec dépanneur, pizza et bistrot. C'est un bloc et ça en a l'air. Un grand bloc beige et gris maçonné de briques pleines et paré aux fenêtres de linteaux et dormants en béton coloré qui imite mal la pierre de taille. C'est là que je vis, au 14, avec façade sur l'avenue Papineau au centre de ce grand rectangle divisé en vingt-quatre logements également distribués sur quatre niveaux du rez-de-chaussée au troisième étage. Une vie

de quartier, comme disent ceux qui habitent la banlieue, où ce qui apparaît d'abord est le reflet d'un entassement bigarré: il y a partout de la couleur dans l'humain, et ce n'est pas qu'une question de race. Souvent, à y regarder de près, on y décèle de l'imposture dans le sexe, du mensonge dans la parole et du simulacre dans l'attitude. Mais pour l'authentique, il n'y a personne comme Robert-Henry Berry, mon voisin du 15, dit Blueberry, dit Blue aussi. Voilà!

Son sobriquet – qu'il reçoit avec indifférence – lui vient des casquettes invariablement bleues qu'il porte au travail, au bistrot Bernard et au billard Chabot où il passe la plus grande partie de ses temps libres. Blueberry est «Réparateur Entougenre». C'est ce qu'il y a d'inscrit – une coquetterie – sur l'élégant vélin corail de ses cartes d'affaires comme un pied de nez à la barbe des professions dites libérales. Il peut tout rabouter, de l'agrafeuse à la bicyclette en passant par l'ordinateur, la tondeuse et le rasoir électrique. Il dit que c'est un don qu'il a eu dans les doigts et pour le reste, pour la connaissance, il y a des livres faits pour ça.

Robert-Henry Berry – qui a encore des parents dans une maison cossue d'Outremont où il a été élevé entre des tapis persans, des lustres à pampilles, des meubles Renaissance, un père psychiatre et une mère psychotique –, Robert-Henry Berry donc, à une époque, a suivi les traces paternelles et tenu un cabinet pendant tout au plus sept à huit ans dans un «Westmount à ridelles». C'est son expression pour parler des œillères et des

clôtures qui dessinent des lignes droites, atténuent les égarements et conservent tous les acquis à qui les a acquis. C'est plus tard, dans la trentaine avancée, qu'il a découvert dans la mécanique des objets un intérêt, une passion nouvelle que les rouages si différents du cerveau n'arrivaient plus à assouvir.

Blueberry donne encore des consultations, mais au billard seulement. En fait, il ne les donne pas vraiment, mais c'est tout comme. Il suffit de lui payer une partie et il écoute; autrement il est fermé du cabinet. Souvent il joue avec Lisbonne, mais c'est pour le plaisir du jeu seulement. Lisbonne n'a pas de secret inavouable ou d'incertitude latente, du moins je ne lui en ai pas trouvé. Je soupçonne qu'il y a entre Robert-Henry et elle d'autres connivences. Des accords qui prennent de plus en plus des allures de complicité. Par exemple, chaque matin – et cela vient tout juste de se produire –, dès que Lisbonne a claqué la porte pour aller au travail, celle de Blue, qui habite l'appartement voisin, se referme à quelques secondes d'intervalle, émettant le même bruit quoique un peu plus sourd. Bien sûr, il y a les horaires et les coïncidences, mais je dis qu'il faut se méfier de l'ordre et de la discipline. Bien souvent ça cache des évasions et, moi, je ne devine pas toujours le caméléon dans Lisbonne. Oh! Lisbonne peut bien faire ce qu'elle veut, avec ou sans Blueberry, je sais que chez elle tout est toujours si franc, peut-être trop. Ce qu'il y a, c'est que je crains de la perdre. Mais si cela devait arriver, je préférerais que ce soit avec Blue.

Donc, pour en revenir à la consultation, c'est après avoir empoché la 6 par une combine et un habile cross-coin

(avec le temps et les névroses, il s'est développé un coup de queue redoutable) que Robert-Henry a laissé échapper : « New York... peut-être et encore... » C'était à propos de l'exotisme qui ne serait pas de trop pour espérer le succès de mes 400 pages. Une manière de venir d'ailleurs qui fait de la curiosité dans les médias qui n'ont pas toujours le temps de se rendre à la « littérature ». Et, parfois, avec de la chance, les étrangers ça construit des étalages en pyramide chez les libraires.

J'ai pris les suspensions de Blueberry pour du scepticisme et un peu d'encouragement. J'ai développé : « Bon ! New York, ce n'est déjà plus Montréal, mais pour l'exotisme, on a vu mieux. D'autant qu'avec l'avancée technologique dans les transports et les communications... » Mais voilà, il y a toutes ces speakerines, ici et ailleurs, que ça émeut encore, les souliers, les trottoirs, les vitrines, les lofts et les sexes new-yorkais. Il faut bien commencer quelque part.

J'y suis allé, à New York, dans le temps de Pâques, le congé en autobus nolisé. Je n'ai pas d'association pour les voyages organisés, mais Lambert-Louis en a une pleine page sans compter son prestige qui lui fait des invitations à tour de bras. Il m'en a cédé une avec une place bien en vue et en avant, et panoramique, et tout ce qu'on voudra. C'était après le conseil hésitant de Blueberry. J'avais déjà tout vu dans les films de la télévision : les statues de la Liberté, les Empire State Buildings, les Cinquième Avenue, les Broadway, les Central Park, les ponts de Brooklyn, les Manhattan, les cathédrales St. Patrick, les villages Greenwich, les quartiers Chinatown et les

autres, et aussi le vide du Ground Zero. New York c'est tout en hauteur, c'est fait pour élever le regard, donner des crampes dans le cou et des émotions dans les jambes. J'ai mémorisé les vitrines, les néons, quelques noms de rue et les carrefours connus ; j'ai dessiné, l'air de rien, les plus hauts buildings, compté les étages de la gloire, croqué quelques clochards, bouffé du hot-dog et transcrit les affiches des marquises. C'est mon kit de secours en cas d'urgence dans l'interview sauvage.

Pour le reste, New York c'est surtout la nuit, paraît-il, avec ses lampadaires, ses néons et ses excès qu'on dirait un congrès d'insomniaques. Mais, moi, j'ai un métabolisme d'aurore, et si j'ai veillé plus que de coutume, j'avoue que j'ai dormi à demi sur sa réputation de ville qui ne dort jamais.

Au retour, alors que je lui lisais les premiers mots de ce qui me semblait contenir la promesse d'une *short story* à l'américaine : « Dans les rues, le jour, le sourire photographié et l'œil télescopique, les passants ont des airs de guérison miraculeuse », Blue s'est tourné vers moi, le sourire indulgent : « Si un jour, on te reçoit en entrevue, n'en parle pas, tu n'as jamais visité New York à Pâques. Cactus et bouche moussue. Et surtout rien à dire sur les touristes qui t'ont souri. Mets du drame dans tes voyages, l'exotisme littéraire est à ce prix. »

À la limite, Londres et Paris, ça fonctionne encore, surtout depuis la disparition du Concorde qui a augmenté la distance au-dessus de l'Atlantique. London & Paris, paraît que c'est un classique. Ça veut probablement dire que ce n'est plus nouveau, accessible au premier

scribouilleur venu. Peut-être, mais pour un écrivain au chômage comme moi, même à la rame, la géographie, c'est pas donné.

Ce n'est pas que j'aie définitivement renoncé à New York, à Paris ou à Londres, mais ça prend plus que de la parade comme dit Blueberry – que mes aspirations amusent. Il a ses formules et, pour qui sait traduire, c'est simple comme une salière : « C'est pas une tournette sur la Grand Rue qui va faire de toi un urbain mondain de la culture *aristo*, une star des médias *prolos* et un tribun du discours *scléro*. » Son éloquence m'agace et plus encore l'articulation de ses phalanges qu'il fait craquer comme une déclaration percutante chaque fois qu'il s'apprête à empocher une victoire. Mais je respecte l'intelligence de ce rabousteux, sa sagacité et sa si sibylline insolence.

Je l'avoue, je suis jaloux. Il y a probablement dans l'exotisme des semblances qui ont de la profondeur et de la valeur dans la différence. Lambert-Louis prétend que si je continue à limiter le monde aux pages glacées de l'atlas du *Reader's Digest*, c'est que, n'ayant rien vécu, je n'ai rien à dire.

Il n'a pas tort. Si, depuis le début, je divague, c'est surtout pour me justifier à mes propres yeux, ajoutant ainsi quelques pages à mon histoire qui en a bien besoin. Bon ! J'ai vécu ce que j'ai pu dans ce clos pays qui m'a vu naître, mais ça ne vaut peut-être pas 400 pages. Et puis, je ne vais pas raconter ici mes virées à Rivière-des-Prairies et à Laval, à Belœil, à Saint-Hyacinthe et même à Toronto. Quoique mathématiquement avantageux, ça

ne donnerait qu'un chapitre inutile. Ce qu'il y a, c'est que pour le rembourrage, je n'arrive jamais à trouver la souplesse qui conviendrait au confort du lecteur. Je ne peux pas faire mieux. Il ne se passe jamais rien dans ce pays: ni révolution sanglante, ni guerre, ni famine. Quant aux catastrophes, une inondation ou deux et si peu de victimes, rien pour alerter l'ONU.

À tout prendre, il ne me reste que l'imprévu sur Papineau. Quelque chose tout droit sorti d'un passé et d'une dette en souffrance que j'ai mis du temps à reconnaître. Une trahison. Tout cela qui n'allait pas tarder à m'arriver.

A posteriori donc, c'est bien à partir de 9h40 ce matin-là que ma vie a commencé à se retourner sur elle-même, comme au cinéma quand la pellicule fait marche arrière.

L'ÉPIVARDÉ

L'écrivain Paris Dumauiac en a « fini avec la littérature » : il veut devenir un auteur populaire, écrire un roman de 400 pages, comme ceux qui ont du succès. Mais pour y parvenir, il ne s'agit pas seulement d'écrire, il faut aussi faire la une des journaux. C'est dans ce but qu'il s'emploie à s'inventer une vie criminelle et scandaleuse.

Guy Lalancette construit un récit complexe où s'enchevêtrent fiction policière, réflexions sur la littérature, histoires d'amour un brin incestueuses... Ses personnages hauts en couleur, souvent rebelles, sont unis par une amitié forte et un

puissant désir de vivre à leur façon, en marge de la société des bien-pensants.

L'on trouvera dans *L'épivardé* une fugueuse dans un cercueil, une prostituée presque sainte vierge, de l'urine dans les bénitiers, des sous-vêtements accrochés à un lampadaire, un écrivain sans papiers. L'on trouvera surtout

une histoire portée par le cœur et la révolte où la vie ressemble à un roman.

Je n'ai aucune hésitation devant la page blanche. Ma retenue n'a rien à voir avec une angoisse quelconque. Elle n'est que l'expression de mon impatience, de l'énergie que j'emmagasine, de l'élan que je retiens pour mieux sauter dans les pages glacées des magazines, les plages culturelles des talkshows et les pyramides des best-sellers. Ce qu'il y a, c'est que j'en ai fini avec la littérature. Je veux faire un livre.

Guy Lalancette

Guy Lalancette est l'auteur des romans *Les yeux du père* (2002), *Un amour empoulaillé* (2004), *La conscience d'Éliah* (2009) et *Le bruit*

***que fait la mort en tombant* (2011), qui lui ont valu de nombreux prix et distinctions.**

